

* Fiche 2 : Le regard du narrateur

Lecture

Analyse didactique proposée par Mary Sanchiz :

Documents supports

- Edition trilingue d'après le texte établi par René Lavaud et René Nelli, *Les Troubadours : Jaufre, Flamenca, Barlaam et Josaphat*, Bibliothèque européenne, Desclée De Brouwer, 1960. Traduction en français d'après Lavaud et Nelli, en occitan de Claire Torreilles, en catalan de Magali Prat.

Pour les curieux :

- Texte complet numérisé : <http://www.riale.unina.it/mauriac.htm>

- Editions et/ou commentaires :

A. Jeanroy, *Le roman de Jaufré*, Annales du Midi n° 212 (oct. 1941)

Clovis Brunel, *Jaufré, Roman arthurien du XIII^e s en vers provençaux*, Paris, Société des anciens textes français, 1943

René Lavaud et René Nelli, *Les Troubadours : Jaufre, Flamenca, Barlaam et Josaphat*, Bibliothèque européenne, Desclée De Brouwer, 1960.

1. Les interventions du narrateur

Elles sont le cadre de l'écriture : le prologue s'adresse directement au lecteur, la dédicace au protecteur, le dernier vers invite à commenter l'œuvre :

« D'un cumte de bona maniera [...] Pudetz ausir la comensaila, Qe, si-us voletz, ie-us en dirai Aitant can n'ai ausit ni'n sai. » (vers 1 ; 8-10)	D'un conte de bonne manière Vous pouvez entendre le début, Car, si vous voulez, je vous en dirai Autant que j'en ai entendu et en sais.
---	---

E cel ditz qe las a rimadas Qe anc lo rei artus no vi, Mais tut plan contar o auzi En la cort del plus onrat rei Qe anc fos de neguna lei, Aco es lo rei d'Aragon, Paire de Pretz e fil de Don E seiner de Bonaventura [...] E cel qe rimet la canço Aussi denant el la raso Dir a un cavalier estrain, Paren d'Artus e de Galvain [...] (vers 56-61 ; 85- 87)	Et celui qui les a rimées dit Que jamais il ne vit le roi Arthur Mais qu'il a tout entendu raconter A la cour du roi le plus honoré, Qui fut jamais sous aucune Loi A savoir le roi d'Aragon, Père de Prix et fils de Dons Et seigneur de Bonaventure... Et celui qui rima la chanson Entendit ainsi exposer le sujet Par un cavalier étranger, Parent d'Arthur et de Gauvain...
--	--

Certes, la référence à un texte ou à une histoire déjà racontée est un motif littéraire qu'emploient les écrivains médiévaux pour attester leurs sources et la véracité des faits racontés. Ici, la référence à un parent « étranger » d'Arthur et de Gauvain est éminemment fantaisiste (la légende Arthurienne remonte déjà à six ou sept cents ans, les auditeurs le savaient) à moins de donner à « parent » le sens de « appartenant au même pays », ce qui expliquerait « étranger » au vers 86.

Dans le récit lui-même, le narrateur adopte la position d'un narrateur omniscient (qui sait tout) mais continue de loin en loin à intervenir, parfois au détour d'un vers, parfois dans une longue digression. Ainsi, par exemple, nous trouvons une seconde référence au roi d'Aragon quand le narrateur interrompt brusquement son récit, pendant que Jaufré ne peut sortir de la maison où le lépreux a conduit l'enfant :

<p>Ara-l vos laisarai estar Qe mo sein mi fai canbiar Malsparliers e vilanas gens (vers 2 565-2 567)</p>	<p>Maintenant je vais le laisser de côté Car me font changer de pensée Les Médisants et les vilaines gens... <i>[Suivent 46 vers sur les méchants qui s'insinuent partout]</i></p>
--	---

<p>E fora m'en laisat de tot Qe jamais ne sonera mot De Jaufre ni de sa preisun, Mais per lo bon rei d'Aragon Qe am e vuil d'aitan servir, Lo-us farai de preisun isir (vers 2 613-2 618)</p> <p>Es eu per s'amor tornarai A Jaufre, e-l desliurarai De la presun un es intratz. E l'enfan no-i er ublidatz Ans sera rendutz a sa maire E aquo no-s tardara gaire. E la puicela er desliurada... (vers 2 631-2 637 sqq)</p>	<p>Je laisserais tout ça de côté Et ne vous dirais plus jamais mot De Jaufré et de sa prison, Mais pour le bon roi d'Aragon Que j'aime et veux servir pour autant, Je vous le ferai sortir de prison. <i>[Suivent 13 vers de louange royale]</i> C'est par amour pour lui que je reviendrai A Jaufré, et le délivrerai De la prison où il est entré. Et l'enfant ne sera pas oublié Mais sera rendu à sa mère, Cela ne tardera guère. Et la pucelle sera délivrée...</p>
--	---

Ici, explicitement, le narrateur tire toutes les ficelles et se donne une voix moralisatrice.

Il reprend enfin la parole au dernier vers :

« Esgarlat si li es ben pres ! » (vers 10 944)
 (Regardez combien tout lui réussit !)

Et écrit (?) un *explicit* qui a fait couler beaucoup d'encre :

<p>Ar preguem tuit comunament Qe cel que venc a naissement Per totz nos autres a salvar, Que, si-l platz, el dein perdonar A cel que-l romantz comenset ; Ez az aquel que l'acabet Don de tal maniera reinar En aquest siegle ez estar, Que sia al sieu salvaments. Amen digatz cominalment.</p> <p>Aquest bon libre es fenitz Dieus en sia totz temps grazitz. (vers 10 945-10 956)</p>	<p>Prions maintenant tous ensemble Celui qui est venu par sa naissance Nous sauver tous. S'il Lui plaît, qu'Il daigne pardonner A celui qui commença le roman ; Et à celui qui l'acheva Qu'Il lui donne de vivre Et d'être en ce siècle de telle manière Que ce soit pour son salut. Dites tous ensemble : « Amen ».</p> <p>Ce bon livre est achevé Dieu en soit de tout temps remercié.</p>
--	--

Les deux derniers vers sont manifestement un *explicit* de copiste. C'est moins sûr, quoique probable, pour les vers 10 945 - 10 954. Faut-il comprendre que deux copistes se sont relayés dans la reproduction du texte ou que le texte lui-même a eu deux auteurs ? Les romanistes sont largement partagés sur la question. Les seules remarques objectives que l'on puisse faire sont que le premier est mort (« Que Dieu lui pardonne ») et que le

second fait des vœux pour son avenir. Et qu'il ne semble pas vraiment y avoir de ruptures dans la manière de raconter, quoique la digression citée (seconde dédicace) puisse à bon droit intriguer le lecteur et être éventuellement imputée à la reprise d'un texte inachevé.

2. Les pastiches et les parodies, les clins d'œil

Pourtant, ce n'est pas vraiment dans ces interventions du narrateur que le lecteur peut apprécier la distance à laquelle l'auteur (les auteurs ?) tient (tiennent ?) sa (leur ?) narration. C'est plus dans la manière de raconter que dans les commentaires qu'il faut la chercher.

Définitions : Les pastiches sont des morceaux où l'on imite le style d'un auteur, les parodies sont des réécritures burlesques.

En voici quelques exemples :

a) Les métamorphoses du chevalier enchanteur

Le premier épisode est, à ce propos, éclairant. En effet, le narrateur n'intervient pas. A nous donc de découvrir combien les chevaliers et le roi y sont loyaux et secourables : le roi a voulu aider une meunière dont une bête immonde mange les réserves de blé ; les autres chevaliers tentent de l'aider. Nous sommes bien dans le monde valeureux de la chevalerie. Pourtant le contenu et la manière de conter l'épisode induisent d'emblée la suspicion.

Ce premier épisode n'a pas fait partie des morceaux choisis pour la traduction. Aussi, le donnons-nous ici pour compléter les extraits et permettre une approche plus fine de la structure d'ensemble. Nous sommes dans la forêt de Brocéliande :

E-l reis a son escut pauzat, E puis a-l bon bran estojat, E pren la ab amdoas mas Per los corns, qe son loncs e plans, E tira e secot e'storz. E-l rei fo autz e grans e fortz, E anc sol no la poc grollar. E el cuja son puin levar, Qe la volc sus el cap ferir, Mais anc non poc las mas partir Dels corns, tan no las a tiradas, Pus que si foso claveladas. E can la bèstia so senti Qe ben es pres, leva d'aqui, E-l reis istet als corns pendutz, Fel et irat et esperdutz. I la bestia ieis del moli Ab el, e tenc con dreit cami Tot jen e süau e de pas, Per la fores, la un li plas. (vers 257-276)	Le roi a posé son écu Et remis dans le fourreau sa bonne épée ; Il prend la bête à deux mains Par les cornes qui sont longues et plates, Et tire, secoue et tord. Le roi était grand et fort, Mais ne put seulement l'ébranler. Il croit lever son poing Car il veut la frapper sur la tête, Mais alors il ne peut détacher ses mains Des cornes, pour autant qu'il tire, Pas plus que si elles fussent clouées. Et quand la bête le sentit Bien pris, elle s'en alla ; Le roi était pendu à ses cornes, Furieux, en colère et éperdu. Et la bête sort du moulin Avec lui et suit son droit chemin Tout gentiment, doucement et au pas, A travers la forêt, là où il lui plaît.
--	--

Ce court extrait permet déjà de voir comment le narrateur exploite le comique de situation : après de louables intentions d'aide à la femme du moulin, le roi, malgré sa force soigneusement et respectueusement décrite, se retrouve attaché aux cornes de la bête qui n'a cessé d'ignorer ses assauts et qui le ménage cependant en partant doucement, l'emportant néanmoins dans une position plutôt inconfortable.

Sous une apparente neutralité, les choix descriptifs du narrateur sont plus proches de l'ironie que de l'effroi que pourrait susciter une telle situation.

La suite du texte dénote une progression dans le comique de la position royale :

<p>E can la bèstia fo la sus, Vai s'en, e no-i atendet plus, Daus tot lo majer baus que sap, E la gitet defors son cap, E-l rei pendet d'aqui en jos. Adones fo Galvains angoisos E sei compainos atresi, Qe cascus si rom e s'aussi, E-ls autres q'eron remasut, Ausit an dol e entendut. E cascus aitan can pot broca, E venon al pe de la roca, E prenon en sus a garar, E viron lur seinor istar El corn de la bestia pendut, E an tan estrain dol mogut Qe anc, so-m par, no fo ausitz Ni per me no-us pot esser digtz. Aqui vegras tirar cabels A cavaliers e a donzels, E rumpon tug lurs vestiduras, E maldison las aventuras, Q'en la forest son atobadas, C'a tan gran dol lor son tornadas. (vers 345-368)</p>	<p>Et quand la bête fut là-haut, Elle s'en alla sans plus attendre Vers l'à-pic le plus haut qu'elle connaît, Et là, elle projette sa tête sur le vide, Et le roi pendait de haut en bas. Alors Gauvain se sentit angoissé, Et ses compagnons aussi ; Chacun lacère ses vêtements et se meurt. Les autres qui étaient restés en arrière, Écoutèrent et entendirent ces plaintes. Et chacun, autant qu'il peut, éperonne, Et ils viennent au pied de la roche, Se prennent à regarder en haut, Et virent leur seigneur Pendu aux cornes de la bête. Ils ont alors mené un si étrange deuil Que jamais, me paraît-il, on n'en entendit un pareil, Et que je ne peux vous le décrire. Là, vous auriez vu s'arracher les cheveux Chevaliers et damoiseaux ; Ils déchirèrent tous leurs vêtements Et maudirent les aventures Rencontrées dans la forêt Et changées en si grande douleur.</p>
--	--

Cette position, inconfortable et soumise à la bête, donc au sens propre comme au sens figuré, frise évidemment le ridicule. Mais ce sont surtout les chevaliers qui vont être l'objet du regard amusé du narrateur. Ces derniers commencent par se plaindre de manière traditionnelle, en déchirant leurs vêtements et en se mortifiant, ce qui est, somme toute, commun au Moyen-Age (pastiche). Mais là, ils le font de façon tellement exagérée et étrange (vers la parodie) que le narrateur reprend lui-même la parole pour le souligner (vers 360-363) et interpeler le lecteur :

« Aqui vegras tirar cabels... » (vers 364)
 (Là, vous auriez vu s'arracher les cheveux...).

Cette scène est aussitôt mise en parallèle avec une autre, bien plus exagérée et complètement parodique :

<p>Galvain e Yvan e Tristans, Ab de cavalers no sai cans, Dison qe tutz lur dras pendran, El pe de la roca-ls metran Desotz lo rei, e pui, se ca Sus els draps, ja mal no-fara, Pues o an als autres comtat. E Galvain a lur o pregat : « Seinors, laisem lo dol istar, Aisi no-s pot ren acabar, Mais prengam tutz desliuramens</p>	<p>Gauvain, Yvain et Tristan Avec je ne sais combien de cavaliers, Disent qu'ils prendront toutes leurs étoffes Et les mettront au pied de la roche Sous le roi, et puis, si ce dernier tombe, Sur les tissus, il ne se fera pas de mal. Ensuite, ils content aux autres ce projet. Et Gauvain les prie : « Seigneurs, laissez le deuil, Il ne mène à rien, Mais prenons rapidement</p>
--	---

<p>Cadaüs nostres vestimens E metam los al rei desotz. » Aqui meteis comenso totz Demantenen a despolar. E veiras los draps aportar, Manteus e capas, tot corren, Anc no lur remas vestimen, Causas, ni camisa ni braga, Que cascun ades non o traga. (vers 387-406)</p>	<p>Chacun nos vêtements Et mettons-les sous le roi. » A ce moment-même ils commencent tous A se déshabiller. Vous les verriez apporter leurs habits, Manteaux, capes, tout en courant ; Il ne leur reste aucun vêtement, Ni chausses, ni chemise, ni braie, Que chacun n’ait enlevé ou porté.</p>
--	---

A la scène de la douleur, succède donc le déshabillage, et le lecteur (ou l’auditeur) amusé imagine bien le tableau auquel le prépare le narrateur :

« E veiras los draps aportar... » (vers 402)
(Vous les verriez apporter leurs habits...)

Sans aucune peine, il voit alors, sur fond de forêt magique, une bête qui tient le plus grand des rois suspendu à ses cornes au-dessus du vide et sous lequel des chevaliers tous nus s’agitent désespérément. Le ridicule ne tue pas et à aucun moment de la narration, le lecteur/auditeur n’a senti le roi en danger de mort (malgré les insinuations du narrateur) :

« Tuit serem per traitors tengutz
Se-l rei es per socors perdutoz. » (vers 291-292) :
(Nous serons tous tenus pour traîtres / Si le roi est perdu sans secours.)

Une fois le coussin de vêtements mis en place, la bête saute à pieds joints avec le roi et se transforme en un noble cavalier qui a des dons d’enchanteur. Gauvain accourt, trouve le roi « rident e joios » (riant et joyeux) et tire la morale de l’histoire :

« Asats nos avets encantats
C’aisi faits anar despolats » (vers 467-468).
(Vous nous avez bien enchantés / Puisque nous avez fait aller dévêtus)

Et l’ironie du narrateur propose une dernière facétie : les chevaliers, certes, se rhabillent, mais chacun prend des vêtements dans le tas :

« Mais negus anc no-i a triat » (vers 476)
(Mais jamais aucun n’y a trié).

Si l’on pense que ces vêtements avaient été lacérés dans la douleur avant d’être entassés et si on imagine qu’au Moyen-Age les gens pouvaient, comme aujourd’hui, être de taille fort différente, on se représente bien dans quel équipage ils sont revenus dans la salle à manger.

Cet épisode, -le premier- a un pendant à la fin du roman : celui de l’oiseau gigantesque qui enlève le roi pendant le repas de noces (vers 9818 sqq). Même scénario, ou peu s’en faut, que pour le premier épisode : le roi est enlevé très haut dans le ciel, retenu dans les serres de l’oiseau, les chevaliers et la reine déchirent leurs habits, l’oiseau lâche le roi et le reprend au vol dans les airs, les chevaliers tentent de trouver une solution en offrant au monstre des bœufs écorchés, espérant que pour manger, l’oiseau déposera le roi. Finalement l’oiseau dépose le roi saint et sauf dans le palais et redevient le chevalier-enchanteur de la cour. Le roi, qui rit de l’aventure, offre de remplacer les vêtements abîmés.

Ces deux épisodes burlesques encadrent l'essentiel du roman : l'arrivée et le mariage de Jaufré. La suite -la venue à Carduel de la fée de Gibel (la dame de la fontaine), le départ pour Montbrun, l'arrêt à la fontaine où la fée offre un repas et des cadeaux, le retour définitif à Montbrun- apparaît presque comme un épilogue. Ces mésaventures d'Arthur, dont la magie est le ressort essentiel et qui le ridiculisent, semblent bien à part dans la narration des exploits chevaleresques de Jaufré et de ses amours avec Brunissen. Elles rappellent davantage des « contes » issus du folklore que le genre dans lequel s'inscrit l'œuvre.

La littérature latine nous avait déjà habitués à ce genre d'insertion burlesque : que l'on songe un instant au récit licencieux des amours d'Arès et d'Aphrodite dans *L'âne d'or* d'Apulée de Madaura (voir dans les « Parcours latino-romans » la fiche consacrée au motif du mariage interdit).

On peut suivre cette piste un peu plus loin : les romans de chevalerie font souvent appel à la magie. *Le Jaufré* aussi, en d'autres passages : celui du chevalier noir où Jaufré est le seul à ne pas avoir compris qu'il a affaire au diable, celui de la Dame de la fontaine (la fée de Gibel) qui le fait passer dans un monde souterrain, celui de la tête sculptée d'un enfant qui déchaîne les tempêtes (vers 2747 sqq) etc. Nos deux fragments au début et à la fin peuvent alors s'interpréter comme des parodies de cette magie caractéristique des romans arthuriens.

b) Les lamentations :

Les *planys*, manifestations collectives et bruyantes de la douleur, sont des éléments récurrents dans de nombreuses civilisations : chez les Grecs et les Latins dans l'Antiquité, de nos jours encore dans bien des civilisations africaines et orientales. Mais leur outrance, leur répétition et leur déclenchement souvent mal à propos induisent dans le roman de *Jaufré* un soupçon de parodie. C'est évident dans les épisodes de l'enchanteur, plus discret dans l'épisode de la fontaine où le mort est bien vivant, outré dans le deuil des vassaux de Mélian.

Dans ce dernier épisode, les *planys* deviennent en même temps un ressort narratif : l'énigme de la réponse à la question que pose inlassablement Jaufré (on a souvent fait le rapprochement avec la question que Perceval ne sait pas poser, mais ces « bonnes » questions à poser sont aussi des éléments folkloriques) et sa résolution par la délivrance de Mélian et la défaite de Taulat.

d) Les clins d'œil :

Le narrateur ne se départit pratiquement jamais d'une certaine distance par rapport à ses personnages qu'il regarde évoluer.

Ainsi, souligne-t-il rapidement les ressorts de l'action :

« Ara laissez aquest istar Pos acabar an lur affar E comtar vos ai de Jaufre, C'Amorz l'a si tirat ves se Que majar li tol e dormir... (vers 6685-6689)	Maintenant laissons ceux-là Puisqu'ils ont achevé leur affaire. Je vais vous parler de Jaufré Qu'Amour a tant tiré vers lui Qu'il lui enlève le manger et le dormir...
---	--

Ou décrit-il les horreurs de la nature avec humour (par exemple la description de la vieille géante qui garde le passage de la chapelle (vers 5194-5221).

E fo pelosa e ruada, Magra, seca pus qe leina. E can vi Jaufre, sol no deina	Elle était poilue et ridée, Maigre, plus sèche qu'un bout de bois. Et quand elle vit Jaufré, elle ne daigna pas seulement
--	---

<p>Mòure, mas qe dreiset sun cap Qe ac major, sense tot gap, C'una dorca de dos cesters, e-ls oïls tan paucs can us diners, Lagainos e esgrapelats E tot entorn blaus e macatz, E las silas grans e cregudas, E lauras grossas e moruadas, E longas e amplas las dens, Aitan rosas can aurpimens, Qe l'eisun deforas III detz, E ac en la barba peletz, E los grinos loncs e canutz, E -ls brases pus secs que pendutz ... (vers 5 194- 5 210)</p>	<p>Bouger, mais dressa une tête, Plus grande, sans plaisanter, Qu'une jarre de deux setiers, Et ses yeux étaient aussi petits qu'un denier, Chassieux et égratignés, Cernés de bleu et meurtris. Ses cils étaient longs et avaient trop poussé, Ses lèvres étaient grosses et lippues ; Longues et larges étaient les dents, Aussi rousses que l'orpiment, Et sortaient dehors de trois doigts. Elle avait sur le menton de petits poils, De longues moustaches blanches, Des bras plus secs que ceux d'un pendu... <i>[Suivent encore 17 vers décrivant ce laideron]</i></p>
---	---

Il délègue parfois cette distance à son héros et lui fait commenter des passages :

<p>E Jaufre es se regiratz E es se fort meravilatz Cant o vi, e pren s'en a rire Car enaisi l'ac vist ausire Sos bueus, ni sun carre trencar Per so car auset demandar Del crit per qe-s leva tan grans... (vers 4333-4339)</p>	<p>Jaufré s'est retourné Et s'étonne beaucoup En voyant cela, et se prend à rire Car il l'a vu ainsi tuer Ses bœufs et casser son chariot, Parce que lui-même a osé demander A propos du cri pourquoi il s'élevait si grand...</p>
---	--

Mais tous ces clin d'œil (nos exemples ne sont pas exhaustifs) ne nuisent jamais à la bravoure de Jaufré, à son idéal chevaleresque (son dévouement au roi, son amour de la justice) ni à son amour pour Brunessen. Les plaintes du héros et de sa belle enamourés restent l'un des passages les plus beaux de la littérature courtoise même si on a voulu parfois les dire inspirés du *Cligès* de Chrétien de Troyes : les plaintes de Soredamor et d'Alexandre sont parsemées de poncifs et de banalités qui n'ont pas la sincérité et la finesse de celles des amants du *Jaufré*. Faute de certitudes sur la date de composition de l'un et l'autre romans (il est possible que tous deux aient puisé à une source commune, ou qu'ils se soient mutuellement inspirés), nous nous contenterons de conclure que, sur un plan littéraire, les récitatifs de la Dame de Montbrun et du fils de Dozon sont des perles rares dans l'expression d'un amour certes courtois mais qui, contrairement à celui des troubadours, n'est pas adultère et se termine par un mariage heureux.